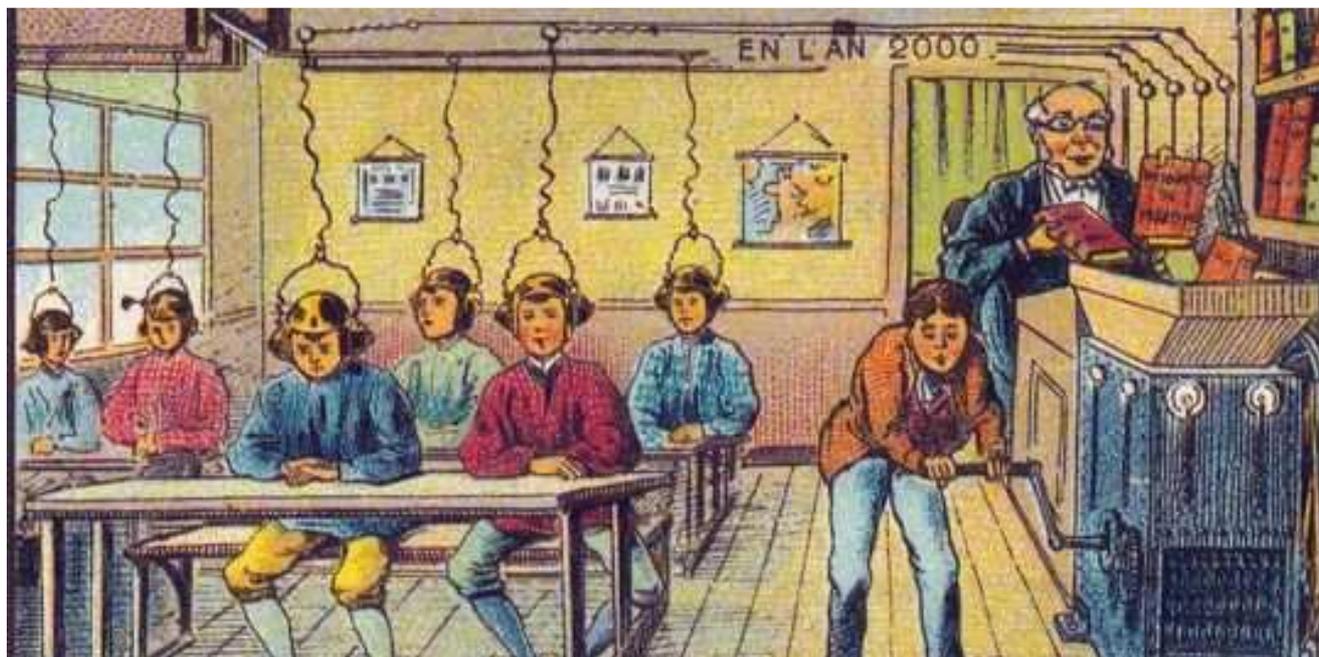


A l'école des bureaucrates

LE MONDE | 07.10.2012 à 19h01 • Mis à jour le 07.10.2012 à 19h28

Par Mara Goyet



Les ministres successifs de l'éducation endossent, sur le modèle des Village People, période YMCA, des costumes aussi voyants que séduisants. Subtils et soucieux d'à-propos, ils ont cependant renoncé au motard, à l'ouvrier ou au cow-boy. Ils leur ont préféré le hussard luneté d'écaïlle qui parle en patois de la III^e République, le directeur des ressources humaines à cravate moche qui cache sa joie de tout casser sous un pragmatisme erratique, l'artiste qui sauve les banlieues en subventionnant un échange avec une chorale moldave.

Faute de croire qu'ils peuvent faire grand-chose dans une situation qu'ils savent, sinon désespérée, du moins extrêmement préoccupante, ils nous font rêver ou pleurer. Mais pas évoluer. Ni avancer.

Les enseignants, il n'y a pas si longtemps, aimaient aussi prendre la pose : l'un se voulait pédago, s'habillait et parlait en conséquence ; l'autre s'aimait républicain, il en avait les lectures et les regrets. D'autres s'en fichaient : après tout, enseigner, c'est aussi un travail. Au milieu des gobelets à moitié vides, des éclairs de la photocopieuse, la salle des professeurs avait ses joutes, certes convenues, mais stimulantes et structurantes. Cela a bien changé.

Si ces débats existent toujours ils semblent aujourd'hui animés par des combattants qui ne sont pas sans ressemblance avec ces messieurs qui se déguisent en soldats napoléoniens pour aller rejouer, le dimanche matin, dans la gadoue périurbaine, la bataille de Wagram entre deux supermarchés. La conviction et la vraisemblance ne sont plus vraiment là.

Que nous est-il arrivé ? D'ordinaire, quand les ministres tentaient de résoudre ou d'ignorer les problèmes scolaires les plus épineux, les établissements frémissaient, les voix s'élevaient, la réalité se cabrait. Depuis quelques années, le ministère a trouvé la parade ultime pour gagner en efficacité et en finir une fois pour toutes avec l'indiscipline généralisée (des enseignants, des

élèves, des parents, du réel). Il a traité l'école comme on le ferait d'un déchet nucléaire, en la coulant sous une chape de béton et en l'envoyant au fond des eaux.

Prenons la question du niveau des élèves, angoissante et pénible, cruciale et pourtant délaissée. Plutôt que de la considérer en face, de face, elle a été ensevelie et étouffée par le nouveau système d'évaluation en vogue à l'école, un outil soi-disant moderne, objectif, clair, européen et juste. De quoi satisfaire la droite et la gauche. Bien vu. Il s'agit du livret personnel de compétences qui est une longue litanie hétéroclite et rassurante d'items (mini-compétences) que les élèves doivent valider - c'est la loi - tout au long de leur scolarité.

Cela peut aller de "répondre à une question par une phrase complète à l'écrit" à "se déplacer en s'adaptant à l'environnement", en passant par "respecter tous les autres, et notamment appliquer les principes de l'égalité des filles et des garçons". Il conduit les professeurs à adopter une forme de pédagogie moléculaire et chirurgicale qui évite soigneusement les civils, c'est-à-dire les élèves qui ne sont pas, aux dernières nouvelles, un assortiment varié de compétences mais des individus. Il est vrai qu'en mettant sur le même plan l'expression écrite et l'accomplissement de "gestes quotidiens sans risquer de se faire mal", il est facile d'arriver à des conclusions rassurantes.

Marcel Proust écrivait certes bien, mais qui sait s'il n'aurait pas eu tendance à se coincer les doigts dans le tambour du lave-linge ? Le petit Lucas, lui, est peut-être illettré mais plutôt prudent dans la vie de tous les jours. Ce qui n'est pas si mal en 4e. Cela permet de relativiser les talents des uns et des autres. Et de se rassurer à bon compte.

Le professeur, dans cette perspective, ne doit plus se contenter d'enseigner. Il doit aussi, et surtout, renseigner. A tout bout de champ : cahier de textes, notes en lignes, validation des items. Le bon enseignant, c'est celui qui fait des diagrammes, des progressions, remplit des fiches, monte des projets, se lance dans le tout-numérique, remplit des cases, fait des synthèses, des appels d'offres, fait remonter l'info, connaît les protocoles, obéit aux chefs...

Il devient, avant tout, l'administrateur de son enseignement. L'air de rien, la bureaucratie que l'on croyait terrassée revient hanter le quotidien des professeurs sous la forme d'un contrôle a posteriori. Après tout, cela débarrasse le corps enseignant d'un sentiment de culpabilité qui le taraude et dont il ne sait que faire : le niveau des élèves, c'est à la fois de notre ressort et hors de notre portée. La technocratisation contribue à dissimuler l'état des classes. Les protestations sont molles. Qui voudrait mourir pour trois formulaires insipides ?



Au lycée du Parc à Lyon, le 6 janvier 2012.

Voilà où nous en sommes. Imaginons l'équivalent dans le domaine de la santé : un ministre vantant les vertus oubliées du clystère et de la saignée, un ministre s'enthousiasmant parce que nombre de malades du cancer n'ont pas de cors aux pieds et jettent l'emballage de leurs médicaments dans la poubelle à papier, un ministre qui ferme les hôpitaux et se réjouit, du coup, du faible pourcentage de patients hospitalisés dans son pays, signe des progrès de la médecine. C'est, à sa manière, ce que l'école subit. Ce n'est pas légal. Mais brutal.

Le retour de la gauche pouvait représenter un espoir. Depuis longtemps dans l'opposition, forte de ses inventaires successifs, elle avait le temps de comprendre et d'apprendre. La chronobiologie fut le premier sujet. Déception. Quinze ans d'études sauvages et autodidactes sur le terrain me font dire qu'à part entre 9 heures et 11 heures du matin, l'élève n'est jamais vraiment disposé à écouter un cours, bien qu'on puisse l'y amener ! Ce qui ne nous avance pas beaucoup. Il y eut ensuite la morale.

Je ne suis pas certaine que les enseignants qui sont aujourd'hui dans les classes soient aussi sensibles qu'on le croit au ministère à ces questions. Ils en ont vu d'autres, ont eu tout loisir de mesurer les limites des injonctions vertueuses. Ils attendent sans doute autre chose du ministère qu'une surpat'morale où l'on nous invite à se déhancher en pleins et déliés aux rythmes de maximes vintage.

Reste la refondation. On ne peut pas être contre. Elle représente un espoir. A mes yeux (il faut aussi être constructif, je me lance), elle devrait se centrer sur une question toute simple et primordiale : qu'attend-on de l'école ? Avant tout, délivrons-nous des mantras, des dénis, des blocages. Demandons-nous pourquoi faire notre métier et comment le faire. Demandons-nous ce que nous faisons là. Pourquoi sommes-nous là ? Et dans quel sens aller ?

Pour ce faire, il faut tenir compte des élèves que nous avons en face de nous. Pis, s'efforcer de les placer, horresco referens, au centre du système éducatif. Il n'est plus possible, comme il y a bien longtemps, de leur balancer notre savoir et de leur dire au revoir. Ce n'est pas de la faute de la culture. Elle n'a en rien perdu de sa force, ni d'ailleurs de son attrait. Mais elle n'est plus seule. Le cours n'est pas chimiquement ou intellectuellement pur. Le cerveau des élèves est plein d'images, d'informations, de rumeurs, de clips dont il faut tenir compte. Non avec révérence. Mais avec pertinence.

En Sioux (où l'on retrouve l'Indien des Village People), il s'agit aussi, pour le professeur, d'aller structurer un magma informatif et stochastique qui paume les élèves et les isole dans ce qu'ils croient être une vision du monde. Quand les élèves de la IIIe République entraient en 6e, ils étaient équipés d'un bagage intellectuel qui leur permettait d'intégrer directement ce qu'on allait leur enseigner et qu'ils réutiliseraient ne varietur tout au long de leur existence ; aujourd'hui, au contraire, nous devons transmettre aux collégiens non seulement des connaissances mais encore tous les maillons intermédiaires entre leur monde et la culture. Il ne s'agit pas d'aller le faire avec démagogie mais avec subtilité et conviction.

De même que le sémiologue Roland Barthes a donné forme à la barbe de l'Abbé Pierre, l'enseignant se doit, le veinard, de donner corps à la chanteuse Rihanna. C'est une question de responsabilité, on ne peut laisser les enfants seuls avec ça ! Il me semble que nous avons aujourd'hui une double mission et que jamais, à ce titre, notre travail n'a été aussi ardu : transmettre la culture sans ménagement ni restriction et aider les élèves à comprendre le monde dans lequel ils vivent.

L'idéal serait même d'arriver à faire le lien entre ces deux aspects de l'enseignement pour lui donner davantage de cohérence et de force. Non sur le mode, le poète François Villon était le Joey Starr de l'époque. Ça, c'est à vomir. Mais en montrant que la culture donne une force, un pouvoir, une capacité d'analyse, d'émotions qui modifient jusqu'à notre perception du présent. Cela demande une solide formation intellectuelle ainsi qu'une capacité à ne pas être rebuté par l'air ambiant (ce qui n'empêche pas d'être critique). Ça demande de faire le choix d'un enseignement au présent, de ne pas faire cours "contre", contre notre monde, contre nous, contre ce qui fait notre quotidien, de cesser d'osciller entre la vénération du futur, option néotechnologique, et la nostalgie des grandeurs passées et des maîtres d'antan.

Cela suppose d'être sincèrement convaincus que la culture que nous avons à transmettre est forte et solide, d'avoir confiance en elle, de cesser de la traiter en bibelot fragile que l'on met sous verre. Elle résiste à la lumière, aux chewing-gums, aux boulettes. Même à Rihanna, qui passera... Les mains dans le cambouis, la tête dans les œuvres. Ou le contraire. Allons-y ! Et parlons du sujet : l'école telle qu'elle est.

Mara Goyet

Membre du Conseil d'analyse de la société, Mara Goyet enseigne l'histoire-géographie à Paris après dix ans passés dans un collège en zone d'éducation prioritaire à Saint-Ouen. Elle a écrit, aux éditions Flammarion, Tombeau pour le collège (2008), Femmes à rénover (2011) et Collège brutal (138 pages, 12 €)